

8
9

1869. 26
3

LE

MARI SANS LE SAVOIR

OPÉRETTE EN UN ACTE

K

PAR

MM. LÉON HALÉVY ET LUDOVIC HALÉVY

Musique de **M. de SAINT-RÉMY**

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens,
le 31 décembre 1860.

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^o, ÉDITEURS

Représentations, reproduction et traduction réservées

1861

PERSONNAGES

CHAUVAROUX, armateur.....	MM. DESMONIS.
FLORESTAN CHAUVAROUX, son neveu.....	POTEL.
MONTHABOR, domestique de Chauvaroux.....	LÉONCE.
ANTOINETTE.....	M ^l e CHABERT.



La scène se passe à Paris, en 1809.

N. B. Les personnages sont indiqués comme ils sont placés en scène, à partir de la gauche des spectateurs.

LE

MARI SANS LE SAVOIR

Le théâtre représente un salon simplement meublé ; porte au fond et portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTHABOR, seul, parlant à la porte du fond.

Oui, madame, oui, c'est entendu... s'il vient quelqu'un, j'irai vous chercher chez madame Valincourt... (Il descend en scène.) Mais il ne viendra personne, parce que, quand je dors, je n'entends pas ; parce que je vais dormir, et que, si on sonne, je n'entendrai pas ; parce que, d'ailleurs, même si j'entendais, je ne me dérangerai pas pour ouvrir. Je me connais ; voilà comme je suis, quand vous n'y êtes pas. C'est à prendre ou à laisser. On ne peut pas se changer.

COUPLETS.

I^r

Quand ici je ne vois personne,
Ah ! qu'il est doux de s'endormir,
Alors qu'on sonne et carillonne !
Et je me garde bien d'ouvrir.

Aussi, faites tapage,
Et sonnez avec rage,
Je ris de vos efforts,
Vous resterez dehors ;
Je dors.

II

Je rêve fortune et voyages !
 Je rêve que je suis bourgeois,
 Et que je me double mes gages ;
 Et je me vole quelquefois.
 Aussi, faites tapage,
 Et sonnez avec rage.
 Je ris de vos efforts,
 Vous resterez dehors ;
 Je dors.

Maintenant que je suis mûr pour le sommeil, je vais me mettre dans ma ganache ordinaire et j'y goûterai à mon aise les douces de l'assiette.. C'est une phrase que j'ai entendue quelque part... je ne sais pas trop ce que cela veut dire. Dormir!... mais est-ce que je m'endors jamais sans fredonner ma chanson nègre ? elle me berce elle me transporte dans la savane, sous les cacaotiers, aux Pamplemousses Il paraît que tout ça se dit aux colonies (On sonne doucement.) Eh bien ! est-ce qu'on ne va pas me laisser m'endormir ? (On sonne de nouveau.) L'insensé!.. Je ne me dérange pas : je ne déroge pas à mes habitudes (On sonne plus fort.) Un instant, donc ! Quand on est si pressé on reste chez soi. (Il ouvre et recule épouventé.) Ah ! mon Dieu ! est-ce lui?... sont-ce eux ?

SCÈNE II

MONTHABOR, CHAUVAROUX, FLORESTAN.*

TERZETTO.

MONTHABOR.

Ah ! qu'il est doux de voir son maître,
 Quand il revient de voyager !

CHAUVAROUX, le prenant par le bras.

Mais tu me répondras, peut-être,
 Gueux ! qui t'a fait déménager ?

* Florestan, Monthabor, Chauvaroux.

MONTHABOR, se dégageant pour apporter une chaise.

Ah ! monsieur, prenez une chaise ;
Monsieur va s'asseoir, Dieu merci !
Monsieur doit en être bien aise,
Depuis quatre ans qu'il est sorti.

CHAUVAROUX, le secouant.

Explique-moi cette insolence !
Parle, qui t'a permis, fripon,
De déloger en notre absence ?

FLORESTAN, le secouant à son tour.

Es-tu maître de la maison ?

MONTHABOR.

Monsieur Florestan qui se fâche !

(Le regardant avec attendrissement.)

Ah ! mon Dieu, qu'il est bien ainsi !
Comme ça pousse, une moustache,
Pendant quatre ans qu'on est sorti !

ENSEMBLE.

CHAUVAROUX ET FLORESTAN.

C'est Monthabor, c'est lui !
C'est bien lui, le voici !
Nous recevoir ainsi,
Le drôle est bien hardi !
C'est Monthabor, c'est lui !

MONTHABOR.

C'est mon maître, c'est lui !
C'est bien lui, le voici !
Il n'est pas embelli ;
Il est un peu maigri ;
Mais c'est lui, c'est bien lui !

MONTHABOR, très-ému.

Mon maître, mes maîtres, mon bon maître, mes chers maîtres,
que je suis heureux de vous voir ! Et d où venez-vous comme ça ?

FLORESTAN.

Eh ! parbleu ! de très-loin... des Colonies.

MONTHABOR.

Des Colonies ! vous avez dit des Colonies !... Mais alors, vous
avez vu des nègres ?

CHAUVAROUX.

Certainement. Qu'est-ce qu'il lui prend avec ses nègres ?

MONTHABOR.

Où : ils chanté devant vous ?

CHAUVAROUX.

Comment, chanté ?

FLORESTAN.

Il est fou.

CHAUVAROUX.

Complètement fou.

MONTHABOR.

Voilà ce que c'est, monsieur. Vous savez que j'adore le chant vocal. Eh bien ! pendant votre absence, un nègre est venu ramoner les cheminées, et il m'a appris une chanson de son pays, et je voudrais bien savoir si je peux la considérer comme officielle.

FLORESTAN.

Il a perdu la tête !

CHAUVAROUX.

Tu vas d'abord me dire pourquoi...

MONTHABOR.

Je ne vous dirai rien avant que vous n'ayez entendu ma chanson nègre.

CHAUVAROUX.

Tu me répondras, ou je t'assomme !

MONTHABOR.

Suffit, monsieur, suffit. Je trouverai le joint, plus tard. Parlez, je condescends à vous entendre.

CHAUVAROUX.

C'est heureux ! Comment, j'arrive ce matin avec Florestan, mon neveu, rue de la Boule-Rouge, 22, mon ancien domicile, et on me dit : monsieur demeure maintenant rue de Richelieu, 95... C'est mon ex-concierge qui me donne ma nouvelle adresse !

MONTHABOR.

Ah bien ! monsieur, il vous a favorisé... car il ne la donne pas à tout le monde... C'est bien, ce qu'il a fait là ! c'est très-bien !

CHAUVAROUX, exaspéré et le prenant par la gorge.

Me répondras-tu, enfin ?

MONTHABOR.

Oui, monsieur, mais vous me serrez beaucoup trop, pour que je puisse vous répondre posément.

FLORESTAN,

Laissez-le, mon oncle, il va s'expliquer. Pourquoi as-tu déménagé ?

MONTHABOR.

Monsieur, c'est que, rue de la Boule-Rouge, l'appartement était devenu trop petit.

CHAUVAROUX.

Comment ! devenu trop petit !

MONTHABOR.

Mais oui, monsieur... il fallait un salon, salle à manger, deux chambres à coucher.

CHAUVAROUX.

Comment ! deux chambres à coucher ! il est complètement fou !

MONTHABOR.

Mais oui, monsieur ! (Avec un cri.) Ah ! mon Dieu !

CHAUVAROUX.

Voilà l'accès !

MONTHABOR.

Et elle que j'oubliais ! Il faut que je la prévienne !... Je cours la chercher... elle est chez madame Valincourt... au 58... Ah ! c'est que nous ne comptions plus sur vous ! mais du tout ! du tout !... Vous deviez n'être absent que trois mois... et vous êtes resté... au moins... ah ! plus que ça, même !... (Il sort en courant et en criant.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MONTHABOR.*

FLORESTAN.

Il est fou ; mais que signifie tout ceci ?

CHAUVAROUX regardant partout.

C'est à n'y rien comprendre !

* Chauvaroux, Florestan.

FLORESTAN.

Voici bien tous vos meubles.

CHAUVAROUX.

Mon fauteuil.

FLORESTAN.

Votre pendule.

CHAUVAROUX.

Voyons le reste de l'appartement. (Il va à gauche.) Voici ma chambre à coucher avec mon lit à colonnes !

FLORESTAN, examinant tout.

L'appartement est charmant.

CHAUVAROUX.

Rien n'y manque, seulement je ne vois pas le portrait de Paméla; il a disparu.

FLORESTAN.

Mais c'est peut-être Paméla qui est venue s'installer ici.

CHAUVAROUX.

Allons donc ! as-tu oublié que j'ai trouvé au Havre, poste restante, quatre-vingt trois lettres d'elle, non affranchies. Elle me disait, dans ces quatre-vingt-trois lettres, qu'elle m'aimait, qu'elle avait renoncé au théâtre, où sa vertu était entourée de trop de dangers ; qu'elle était couturière et modiste à Versailles, où elle faisait d'excellentes affaires, qu'elle m'adorait toujours et qu'elle m'attendait.

FLORESTAN, allant à droite.

Ah ! mais voici une chambre, et une chambre de femme !

CHAUVAROUX.

C'est pardieu vrai !

FLORESTAN.

Voici des robes, des jupons, des bottines, des gants. (Il sort avec une bottine et des gants.)

CHAUVAROUX, regardant la bottine.

Ce n'est pas à Paméla !. elle a le pied quatre fois plus grand ! fort heureusement ! Je ne peux pas souffrir les petites femmes ! (Prenant les gants.) Et ces gants ! une main d'enfant ! cela fait pié ! Parlez-moi de Paméla !.. elle gantait du neuf trois quarts... Voilà la vraie beauté, ou e ne m'y connais pas.

FLORESTAN

Ah çà, monsieur Monthabor aurait-il une maîtresse qu'il aurait mise dans ses meubles ?

CHAUVAROUX.

Dans mes meubles !

FLORESTAN.

Et comment a-t-il vécu pendant notre absence ?

CHAUVAROUX

Je devais être trois mois, j'ai été quatre ans. On dit que les loyers sont très-chers...

FLORESTAN.

Ce quatrième au-dessus de l'entresol doit être hors de prix.

CHAUVAROUX.

J'en ai pour trois mille cinq cents francs au moins... Il faut interroger le concierge... cours le chercher.

FLORESTAN.

Voici Monthabor.

SCENE IV

LES MÊMES, MONTHABOR.*

MONTHABOR, les amenant sur devant de la scène avec précipitation.

Elle va venir ! elle arrive !... Prenez-moi donc ça... (il remet son chapeau à Chauvaroux.) Vous comprenez que j'ai dû la ménager ! Je ne lui ai pas dit : « C'est monsieur Chauvaroux !.. il est là ! » Pauvre petite femme !.. elle serait morte d'émotion ! Je lui ai dit : « Monsieur Vauresson est là qui vous attend... » Monsieur Vauresson, c'est un vieux qui vient ici ; du reste, il ne vient ici que des vieux... oh ! vous serez bien à votre place... Madame, voyez-vous, c'est une vraie Pénélope... C'est un mot qu'on a dit devant moi : je ne sais pas ce qu'il signifie, mais je le répète, parce qu'il me plaît.

CHAUVAROUX.

Mais, brigand, de quelle femme parles-tu ?

* Florestan, Monthabor, Chauvaroux.

MONTHABOR.

De quelle femme, monsieur, de quelle femme ? Mais de la vôtre, monsieur ! (A part.) Est-il bête ! (Haut.) De la vôtre, de la vôtre !

CHAUVAROUX.

De la mienne !

FLORESTAN.

Mais il n'est pas marié !

CHAUVAROUX.

Mais, imbécile, quand je suis parti, j'étais garçon...

MONTHABOR.

Possible, possible !... mais maintenant c'est changé... vous êtes marié !

CHAUVAROUX

Marié !

RIO.

CHAUVAROUX.

Marié !

FLORESTAN.

Marié !

MONTHABOR.

Marié !

CHAUVAROUX.

J'en suis stupéfié !

FLORESTAN.

Terrifié !

CHAUVAROUX.

Bétié !

CHAUVAROUX ET FLORESTAN.

Quoi ! marié !

MONTHABOR.

Oui, marié !

CHAUVAROUX, à Monthabor.

Mais avec qui donc, misérable ?

MONTHABOR.

Avec un' brune fort aimable,
Et tout à fait digne de vous ;
Frathe, accorte et gentille en diable,
Avec madame Chauvaroux !

CHAUVAROUX ET FLORESTAN, confondus.

Madame Chauvaroux !

MONTHABOR, continuant.

Qui paye exactement mes gages,
 Qui me loge, qui me nourrit,
 Qui fait de tres-jolis ouvrages,
 Festonne, brode, chante, écrit ;
 Qui paye enfin propriétaire,
 Porteur d'eau, frotteur et marchands,
 La plus parfaite ménagère,
 Qui vous attend... depuis quatre ans.

ENSEMBLE.

CHAUVAROUX ET FLORESTAN, à part.

Eh ! quoi ! payer propriétaire,
 Porteur d'eau, frotteur et marchands !
 Quelle est donc cette ménagère
 Qui m'attend } depuis quatre ans?
 Qui l'attend }

MONTHABOR.

Oui, nous payons propriétaire,
 Porteur d'eau, frotteur et marchands,
 C'est la meilleure ménagère,
 Qui vous attend depuis quatre ans.

FLORESTAN, riant.

Mon oncle, de ce mariage,
 Recevez bien mon compliment.

CHAUVAROUX.

Je vais devenir fou. . j'enrage !

FLORESTAN.

Vous nous cachiez ce changement !

MONTHABOR.

Parbleu ! je le crois bien vraiment ;
 Nous somm' mariés secrètement,
 Comme Louis onze, dit le Grand,
 Avec madam' de Montespan !

● (A part.)

C'est une chos' que j'entends dire,
 Et cela donne un air savant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CHAUVAROUX.

Marié !

FLORESTAN.

Marié !

MONTHABOR.

Marié !

CHAUVAROUX.

J'en suis stupéfié !
Etc., etc.

CHAUVAROUX, éclatant tout à coup et mettant de force Monthabor sur une chaise.

Mets-toi là, misérable, et raconte-moi ce qui s'est passé depuis mon départ.

MONTHABOR.

Je parle, je parle ! Depuis le départ de monsieur, j'étais très-heureux de penser que j'allais être trois mois sans voir mon bon maître .. Voici qu'au bout de huit jours, arrive tout éploré le domestique de monsieur Désormeaux, l'ami de monsieur...

CHAUVAROUX, avec chaleur.

Je crois bien, mon meilleur ami, à qui je dois ma fortune ! Ce bon Désormeaux !...

MONTHABOR.

Qui habitait Orléans !

CHAUVAROUX, surpris.

Comment ? qui habitait ! Désormeaux a quitté Orléans !... sa belle propriété d'Orléans !

MONTHABOR.

Hélas ! oui, monsieur, et même toute autre résidence... Le pauvre homme est mort !

CHAUVAROUX ET FLORESTAN.

Mort !

MONTHABOR.

Eh ! mon Dieu ! oui ! ce qui prouve bien que la garde qui veille à la barrière du Louvre n'en défend pas... les propriétaires d'Orléans !

FLORESTAN.

Eh bien ?

MONTHABOR.

Eh bien, j'arrive et je lui dis : Bonjour, monsieur Désormeaux, et la santé ? Il était bien mal... bien mal .. Il n'a guère eu que la force de me dire : « Monthabor, mon brave Monthabor .. » Il l'a dit, monsieur, il l'a dit. — « Voilà que je m'en vais, qu'il s'en va, mais j'ai à te parler... Ma fille Antoinette... »

CHAUVAROUX.

C'est vrai ! je l'oubliais...

FLORESTAN.

Ah ! pauvre fille ! mon amie d'enfance !

MONTHABOR.

« Nous n'avons pas de famille, pas de parents, » continue-t-il...

CHAUVAROUX.

C'est vrai... il n'avait qu'une sœur, morte en Amérique... je l'a connue...

FLORESTAN.

Laissez-le donc achever... mon oncle.

MONTHABOR, à Florestan.

Laissez-le donc achever, son oncle... Il a la manie d'interrompre toujours... il est désagréable pour ça .. il n'est pas changé .. (Reprenant.) « Ma fille Antoinette va se trouver seule... mais, écoute bien ceci : Elle est mariée secrètement à ton maître... »

CHAUVAROUX.

Hein ?

MONTHABOR.

« Quand ce sera fini pour moi, tu ne la quitteras plus d'un moment ; tu te mettras à son service, et tu la conduiras à Paris, où elle attendra son mari... Voici d'ailleurs une lettre que j'écris à mon vieux camarade Chauvaroux ; tu la lui donneras à son retour.... » Il me tend le papier .. je le prends.. il me regarde... nous nous regardons... et plus personne !... (Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.) Ah ! c'est-à-dire si, il y avait encore moi !

CHAUVAROUX.

Et cette lettre ?

MONTHABOR.

Cette lettre ! c'est madame qui l'a... Elle va vous la remettre, car je l'entends !...

CHAUVAROUX.

Laisse-nous.

MONTHABOR.

La voici ! (Sortant.) Ce pauvre monsieur Désormeaux ! (Il sort à gauche.)

SCÈNE V

CHAUVAROUX, FLORESTAN, ANTOINETTE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHAUVAROUX, FLORESTAN, ANTOINETTE, à part.

ENSEMBLE.

Quel trouble en $\left\{ \begin{array}{l} sa \\ leur \end{array} \right\}$ présence !

Je tremble malgré moi,
Je garde le silence.

Est-ce $\left\{ \begin{array}{l} lui \\ elle \end{array} \right\}$ que je voi ?

FLORESTAN, à part.

Beaux jours de mon enfance,
Vous favez pour jamais,
Emportant l'espérance
D'un passé que j'aimais !

* Florestan, Antoinette, Chauvaroux.

ANTOINETTE, à part.

Beaux jours de mon enfance,
Je vous perds sans regrets,
J'accomplis l'espérance
D'un père que j'aimais !

CHAUVAROUX, à Antoinette.

C'est mon neveu qu'ici je vous présente.

ANTOINETTE, tendant la main à Florestan.

Un ami d'autrefois...

CHAUVAROUX. *

Laisse-nous, Florestan.

(Bas.)

Car je veux à ta... tante
Parler un seul instant !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quel trouble en $\left. \begin{array}{l} \text{sa} \\ \text{leur} \end{array} \right\}$ présence !

(Florestan s'éloigne.)

SCÈNE VI

CHAUVAROUX, ANTOINETTE.

CHAUVAROUX.

J'aimais beaucoup votre père... mon enfant.

ANTOINETTE.

Je le sais, monsieur, et il me le disait, quand il m'a remis cette lettre pour vous. (Elle lui donne la lettre qu'elle est allée prendre dans un secrétaire.)

* Florestan, Chauvaroux, Antoinette.

CHAUVAROUX, ouvrant la lettre et lisant.

« Je m'en vais de ce monde... tu es mon meilleur ami; ma fille
 » va rester seule à seize ans .. que deviendra-t-elle ? c'est une bonne,
 » brave et honnête fille qui aimera son mari comme elle a aimé son
 » père... Elle est jolie et elle a vingt-mille livres de rente: tu l'épou-
 » seras. Elle va aller à Paris, d'où tu es absent, je le sais, pour
 » trois mois; et pour être plus sûrement protégée contre les dangers
 » de la solitude, elle ne fera que m'obéir en prenant ton nom et
 » en disant que tu l'as épousée avant ton départ... Adieu, mon ami,
 » aime-la bien. aime-la pour nous deux !... » (Se levant.)

Il n'y a pas à dire, ça y est... je suis marié.. Ma chère Antoi-
 nette, vous êtes ma femme... (Montrant la lettre.) Cet engagement,
 je l'accepte... mais il faut aussi votre consentement.

ANTOINETTE.

Ma conduite, monsieur, vous a répondu.

ROMANCE.

I

Une voix chère et vénérée
 M'a conduite en cette maison,
 Où j'ai vécu libre, honorée,
 Sous l'égide de votre nom.
 Ce qu'un père de moi réclame,
 Il ne l'attendra pas longtemps ;
 Oui, je dois être votre femme.
 Car voilà quatre ans
 Que j'attends !

II

C'est une volonté dernière ;
 Je veux, je dois l'exécuter !
 Un désir, un vœu de mon père,
 Ne dois-je donc pas l'acquitter ?
 J'accomplirai ce qu'il réclame,
 Sans le différer plus longtemps :
 Il m'a dit : « Tu seras sa femme. »
 Et voilà quatre ans
 Que j'attends !

CHAUVAROUX.

Je ne sais plus où j'en suis, moi ! Ah ! mais si, c'est bien clair ! Je

suis marié ! On n'est pas plus marié que moi ! Ah ! ça me fait un drôle d'effet ! marié !... tout d'un coup, comme cela, sans s'y attendre !

ANTOINETTE.

Cela vous afflige ?

CHAUVAROUX, avec élan.

Nullement ! (Très-tranquillement.) Après ça, je ne sais pas ! j'ai besoin d'y penser ! Cela ne m'est jamais arrivé d'être marié, ou quand je l'étais, je l'étais si peu !

ANTOINETTE.

Comment ?

CHAUVAROUX, à part.

Ah ! sarpejeu, qu'est-ce que je viens de dire là ! je patauge horriblement ! (Haut.) Pardon, mon enfant.

ANTOINETTE.

Mais, monsieur, je ne voudrais pas abuser de votre loyauté, et vous êtes parfaitement libre...

CHAUVAROUX, l'interrompant.

Oh ! sur ce chapitre-là, pas un mot !... vous êtes madame Chauvaroux ! .. (Montrant la lettre.) Ce contrat-là est aussi solide que si tous les maires et adjoints des vingt arrondissements de Paris y avaient passé ! Ah ! par exemple, c'est pour vous que ce n'est pas gai, et c'est vous qui auriez le droit de refuser. Au fond, je ne suis pas méchant, mais je n'ai plus vingt ans. J'avais quarante-six ans, quand je suis parti pour ce voyage de trois mois, qui a duré... quatre ans ; je n'ose plus calculer maintenant !... Enfin... enfin... je suis marié .. Ah ! mon Dieu !... ah ! sarpejeu ! et moi qui oubliais... Et Paméla !

ANTOINETTE.

Qu'est-ce que c'est que Paméla ?

CHAUVAROUX.

Ce que c'est que Paméla ?... est-ce que j'ai dit Paméla ?... c'est .. c'est un négociant brésilien ! Christophe Paméla !

ANTOINETTE.

Mais quel rapport ?

CHAUVAROUX.

C'est vrai, quel rapport ! Ah !... c'est que je devais épouser sa fille !

ANTOINETTE.

Si vous l'aimez, monsieur, épousez-la !

CHAUVAROUX.

Non, cent fois non ! mille fois non !... Je vous le répète : vous êtes et vous resterez ma femme ! Seulement, il faut que j'explique ce mariage à Florestan, à mon neveu, à votre neveu ! Vous me laisserez quelques instants seul avec lui ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONTHABOR, entrant une corbeille de lettres à la main. *

MONTHABOR, au fond, à part.

Qu'est-ce qu'il fait là encore ? Les femmes ! toujours les femmes !... Monsieur ?

CHAUVAROUX, sans se retourner.

Laisse-moi tranquille !

MONTHABOR.

Monsieur ? répondez donc quand on vous appelle ! soyez donc poli.

CHAUVAROUX.

Qu'est-ce que c'est ?

MONTHABOR.

Monsieur, c'est une centaine de lettres, une agglomération de lettres, qui vous attendaient... Une agglomération, c'est un mot que j'ai entendu, et je le répète parce qu'il me plaît.

* Monthabor, Chauvaroux, Antoinette.

CHAUVAROUX.

Comment ! une centaine de lettres !

ANTOINETTE, s'écriant.

Je vous laisse ! Elles sont probablement du négociant du Brésil.

MONTHABOR, à part.

Un négociant du Brésil !... Un mystère !... à moi !

CHAUVAROUX, très-troublé, la reconduisant.

Non pas... c'est mon tailleur qui depuis quatre ans me rappelle une petite note... Il s'inquiète ! et je vais l'acquitter ! (Antoinette sort par la droite.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins ANTOINETTE.*

CHAUVAROUX.

Certes oui, je vais la quitter, Paméla... pas la note !

MONTHABOR.

Ah, monsieur, voilà encore un mot que j'ai entendu, mais je ne l'aurais pas répété, celui-là.

CHAUVAROUX.

Voyons, que me veux-tu ?

MONTHABOR, tenant toujours sous le bras la corbeille de lettres.

Pardon, monsieur; une explication, s'il vous plaît ?

CHAUVAROUX.

Une explication ?

* Chauvaroux, Monthabor.

MONTHABOR.

Oui, monsieur! Que signifient ces mots : un négociant du Bré-*sil*, que madame vous a adressés tout à l'heure?

CHAUVAROUX.

Ah çà! coquin, tu m'interroges?

MONTHABOR.

Et d'aplomb encore! Ne vous emportez pas! Vous savez bien que je n'aime pas qu'on me cache les choses, et que je désire avoir votre confiance! Vous m'avez déjà dissimulé votre mariage, et cette pensée-là m'a tourmenté pendant quatre ans! (S'attendrissant peu à peu.) Ça ne peut pas continuer comme ça! ou bien je vous quitterai, avec douleur, certes, mais je vous quitterai!

CHAUVAROUX.

Quel original! (Voulant prendre la corbeille.) Allons, donne-moi ces lettres.

MONTHABOR, la retirant, avec un cri.

Ah! monsieur! ah! monsieur!

CHAUVAROUX.

Bon! deuxième accès!

MONTHABOR.

Voilà le joint que j'attendais! Oui, je vous les donnerai, ces lettres; mais quand vous aurez entendu ma chanson nègre.

CHAUVAROUX.

Ta chanson?... (Prenant la corbeille.) Mais je les connais ces lettres! elles sont de Paméla.

MONTHABOR, à part.

Mauvais joint : c'est à recommencer.

CHAUVAROUX.

Allons, va dire à mon neveu que j'ai à lui parler.

MONTHABOR.

Oui, monsieur!

CHAUVAROUX, impatienté.

Va donc... va donc!

MONTHABOR.

Monsieur a ses nerfs aujourd'hui... C'est bien, on s'en va... Il a ses nerfs! (Revenant.) Mais vous me direz tout, n'est-ce pas? et en sus, vous me direz si ma chanson nègre est officielle... Quelle jolie chose, allez! on y parle de négrillons, de petits marrons... c'est plein d'âme!

CHAUVAROUX.

Mais t'en iras-tu?

MONTHABOR.

Oui, monsieur; mais, d'abord, épanchons-nous; les larmes rafraichissent le cœur. (Il l'embrasse.) Si elle n'est pas nègre, si c'est une illusion, dissipez-la, soufflez dessus, monsieur, soufflez dessus... Oh! ce pauvre monsieur Désormeaux! ce pauvre monsieur Désormeaux! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX

CHAUVAROUX, puis FLORESTAN.

CHAUVAROUX, s'asseyant.

Je ne sais pas trop comment je vais lui dire ça, à mon neveu!... Être marié sans le savoir! ah! saperlotte! (Se levant vivement.) Mais c'est peut-être très-bon d'être marié!... Je vais avoir une vie douce, calme, paisible, tranquille!.. Oui, mais Paméla! elle est violente! Je ne sortirai qu'armé! je demanderai une permission au préfet de police! je serai dans le cas de légitime défense!... (Entre Florestan.) Ah! Florestan!*

FLORESTAN.

Vous m'avez fait demander, mon oncle?

* Florestan, Chauvaroux.

CHAUVAROUX, embarrassé.

Mon Dieu, oui. (A part.) Il faut que je trouve quelque chose de bien long, de bien habile, de bien étoffé, pour lui annoncer... Ah ! voilà !... (haut.) Eh bien, mon cher, je suis marié !

FLORESTAN.

Allons, donc, mon oncle, sérieusement, tout de bon... avec Antoinette ?

CHAUVAROUX.

Avec Antoinette !

FLORESTAN.

Comment, c'était donc vrai !

CHAUVAROUX.

Oui !

FLORESTAN.

Mais depuis quand ?

CHAUVAROUX.

Depuis la mort de son père. (Il lui tend la lettre.) Monthabor avait raison. Tiens, lis ; c'était le vœu du pauvre cher homme ! Il sera respecté !

FLORESTAN, après avoir parcouru la lettre des yeux.

Oui, je comprends, mon oncle, vous ne pouviez hésiter.

CHAUVAROUX.

Je ne pouvais hésiter ? cela est facile à dire... mais comment m'habituer à ce rôle de mari ? Voyons, que diable ! conseille-moi, mets-toi à ma place !

FLORESTAN.

Volontiers, je ne demande pas mieux...

CHAUVAROUX.

C'est-à-dire non, non ! Diable ! un instant !... Comme tu y vas ! (Entre Antoinette.)

SCÈNE X

LES MÊMES, ANTOINETTE.*

ANTOINETTE.

Pardon, je vous dérange, je vous croyais seul.

CHAUVAROUX.

Mais, ma chère amie, nous sommes seuls en effet ; nous sommes en famille... (Montrant Florestan.) Vous allez avoir un bien grand neveu... D'ailleurs, vous vous connaissez déjà... Vous verrez que nous ferons très-bon ménage ; je serai le meilleur des maris...

ANTOINETTE.

J'en suis assurée... Me permettez-vous de donner quelques ordres à Monthabor ?

CHAUVAROUX.

Certainement ! (Antoinette somme.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MONTHABOR, son journal à la main. **

MONTHABOR.

Madame a tinté ? (Sèverement.) Je ne présume pas que ce soit monsieur... car avant son voyage... c'était moi qui d'habitude...

* Florestan, Chauvaroux, Antoinette.

** Florestan, Chauvaroux, Monthabor, Antoinette

FLORESTAN, riant.

Oui, c'était toi qui sonnais ton maître.

ANTOINETTE, à Monthabor.

Tenez, mon ami, voici une petite note de commissions que je vous prie de faire à l'instant.

MONTHABOR.

Madame sait bien que j'ai renvoyé le domestique... J'espère que nous en aurons un demain ou après... Il s'en est présenté deux ou trois qui me conviennent assez... le second surtout.., c'est un nègre... Dans deux ou trois jours, on pourra faire les commissions de madame...

FLORESTAN.

Insolent !

CHAUVAROUX, furieux.

Drôle !

ANTOINETTE.

Ne le grondez pas : je l'ai gâté ; je connaissais son attachement pour vous.

FLORESTAN.

Si madame veut bien me donner ses ordres, je serai trop heureux, à la place de M. Monthabor...

CHAUVAROUX.

Du tout, du tout, c'est à moi seul...

FLORESTAN.

Mais non, ce sera moi...

MONTHABOR, bas à Florestan.*

Laissez-le donc aller.... puisque ça l'amuse... il n'aime qu'à courir.

CHAUVAROUX, à Antoinette.

N'ai-je pas à faire mon apprentissage de mari? Et puis, justement, j'allais sortir, passer à la mairie, puis chez mon notaire pour le contrat : je ferai le tout à la fois.

ANTOINETTE.

Comment ! vous voulez!... mais je n'oserai jamais...

* Monthabor, Florestan, Chauvaroux, Antoinette.

CHAUVAROUX.

Je l'exige !

ANTOINETTE.

Eh bien donc, puisque vous êtes assez bon pour cela, il faudrait aller d'abord chez ma marchande de modes.

CHAUVAROUX.

Une modiste ! (A part.) Paméla, peut-être ?

FLORESTAN ET MONTHABOR, bas.

Paméla, peut-être ?

CHAUVAROUX.

Ce n'est pas à Versailles ?

ANTOINETTE.

Non, mademoiselle Flore, 84 bis, rue Vivienne.

MONTHABOR, bas à Antoinette. *

Dites-lui de ne pas causer avec les demoiselles; autrement il en a pour cinq heures au moins.

ANTOINETTE.

Vous lui direz... Mais en vérité, tout cela me rend confuse !

CHAUVAROUX.

Allez donc, ma chère amie, allez donc !

ANTOINETTE.

Que j'ai absolument besoin, pour demain, de mon chapeau rose et bleu.

FLORESTAN.

N'oubliez pas, mon oncle, le chapeau rose et bleu...

CHAUVAROUX.

Bien, et puis?...

ANTOINETTE.

De là, vous passerez chez ma couturière, madame de Belleville, 107, rue de Clichy.

* Florestan, Chauvaroux, Antoinette, Monthabor.

FLORESTAN.

C'est à deux pas !

ANTOINETTE, vite.

Vous lui demanderez de m'envoyer aujourd'hui, sans faute, mon manteau noir. Enfin, vous irez dire à ma fleuriste, mademoiselle Ida, 145, faubourg Saint-Denis !

MONTHABOR, à part.

Oh ! mademoiselle Ida, je la connais !

FLORESTAN.

C'est encore à deux pas !...

CHAUVAROUX.

Toujours à deux pas !

ANTOINETTE.

... Que j'ai attendu hier toute la journée la guirlande de rose qu'elle devait m'envoyer, et que je suis très-mécontente... Voilà tout !

FLORESTAN.

Voilà tout !...

MONTHABOR.

Voilà tout... pour aujourd'hui.

CHAUVAROUX, à part.

Ouf ! eh bien, c'est gentil, le mariage !

MONTHABOR.

Passez donc aussi chez Corcelet ; vous y prendrez une livre de moutarde blanche... pour moi.

ANTOINETTE.

Ce qui m'excusera peut-être auprès de vous, c'est que nous allons ce soir au bal !

CHAUVAROUX, stupéfait.

Ah ! nous allons ce soir au bal !

FLORESTAN.

Certainement, mon oncle... nous allons... (se reprenant.) Madame va au bal !

CHAUVAROUX, effrayé.

Comment, ma chère amie, vous aimez le bal ?

ANTOINETTE.

Si j'aime le bal ! mais j'en raffole, c'est ma passion !

CHAUVAROUX, à part, terrifié,

Elle en raffole !

MONTHABOR.

Nous en raffolons ! Oh ! le bal ! le bal !

ANTOINETTE. *

Le bal ! .. mais c'est charmant !

AIR

En sons joyeux l'écho résonne,
 On prend le bras de son danseur ;
 La valse éclate et tourbillonne,
 C'est la gaité, c'est le bonheur !
 C'est au bal que l'on se sent vivre ;
 La lumière inonde les yeux ;
 Parfum des fleurs, tout nous enivre
 On est sur terre et dans les cieux !

Mais cet éclat, lustres, bijoux, dorure,
 Valent-ils donc un tapis de verdure ?
 Tout enfant, j'aimais au village,
 A l'entour du grand marronnier,
 Danser gaiement sous le feuillage ;
 Ce temps, peut-on l'oublier ?
 Oh ! non, bijoux, lustres, fleurs et dorure
 Ne valent pas un tapis de verdure !

En sons joyeux l'écho résonne, etc.

REPRISE ET ENSEMBLE.

En sons joyeux l'écho résonne, etc.

MONTHABOR.

Oh ! cela m'enivre ! .. Un tour de valse, monsieur. (Il fait valser Chauvaroux.)

* Florestan, Antoinette, Chauvaroux, Monthabor.

ANTOINETTE.

Ainsi, vous n'oubliez pas mes commissions ?

CHAUVAROUX.

Je vais et je reviens ! (A part.) Entrons carrément dans l'exercice de mes nouvelles fonctions ! Le bonheur est peut-être là ! (Haut.) Au revoir, Florestan.

FLORESTAN.

Je vais avec vous.

CHAUVAROUX.

Non, reste... Au revoir, ma chère Antoinette. (Il lui baise la main.) Rue Vivienne, 84 bis ! rue de Clichy, 107' faubourg Saint-Denis, 145 ! (A part.) C'est charmant, le mariage !... (Il sort par le fond.)

MONTHABOR, lui criant par la porte.

Surtout ne flânez pas en route... (A part.) C'est qu'il est terrible pour ça !

FLORESTAN, à part.

Ce pauvre oncle, il ne s'habituerà jamais...

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins CHAUVAROUX.*

MONTHABOR, à part.

Ce n'est pas un bon maître, mais il faut être juste, ça ferait un bien mauvais domestique !... (Regardant Antoinette et Florestan.) Tiens ! comme ils paraissent embarrassés ! Serait-ce encore un mystère ? Il y a quelqu'un de trop ici .. je crois bien que c'est moi... Si je leur chantais maintenant ma chanson nègre, je n'aurais pas de succès du tout... (Il fredonne.)

Bon nègr' chez les colons...

Ce pauvre monsieur Désormeaux ! ce pauvre monsieur Désormeaux ! (Il sort.)

* Florestan, Monthabor, Antoinette.

SCENE XIII

FLORESTAN, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, après un silence.

Eh bien ! vous ne me parlez pas ?

FLORESTAN.

Eh ! que voulez-vous que je vous dise ?

ANTOINETTE.

Ne sommes-nous plus amis comme autrefois ?

FLORESTAN.

Ah ! ne parlons plus d'autrefois !

ANTOINETTE.

Pourquoi, mon ami ? je n'y trouve que des souvenirs heureux !
 Vous rappelez-vous le jour où nous nous sommes vus pour la première fois ?

FLORESTAN.

Si je me le rappelle !...

DUO.

FLORESTAN.

C'était au printemps, un dimanche ;
 De loin sous une robe blanche,
 Je vis deux petits pieds mignons,
 Parmi les fleurs et les gazons !
 C'était vous en fraîche toilette,
 C'était vous, ma chère Antoinette,
 Et je sentis s'ouvrir mon cœur
 A l'espérance du bonheur !

ANTOINETTE.

Le soleil dorait la prairie,
 Vous ouvrant sa route fleurie !
 Vous m'aviez offert votre bras
 Et nous marchions à petits pas !

LE MARI SANS LE SAVOIR

Jamais je ne fus plus heureuse,
Et je ne suis pas oublieuse ;
Car j'ai gardé là, dans mon cœur,
Ce cher souvenir de bonheur.

FLORESTAN.

Vous souvient-il bien du chemin
De cette charmante retraite,
Où, par hasard, chaque matin,
Je vous rencontrais, Antoinette ?

ANTOINETTE.

Oui, vraiment,
J'y songe souvent !

FLORESTAN.

Là, seuls, tous deux, au fond des bois,
Perdus dans l'ombre et le silence,
Nous avons rêvé bien des fois,
Riches de joie et d'espérance !

ANTOINETTE.

Oui, vraiment,
J'y songe souvent !

ENSEMBLE.

C'était la jeunesse !
C'était la tendresse !
Gardons bien ce pur souvenir !
C'était de notre âme
La première flamme ;
C'était la foi dans l'avenir !

FLORESTAN, avec passion.

Vous aimais-je alors, je l'ignore ;
Mais j'ai tout compris aujourd'hui !
Ce doux mot que de vous j'implore,
Me le direz-vous ?

ANTOINETTE, très-troublée.

Mon ami,
Je dis comme vous aujourd'hui :

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

C'était la jeunesse !
Etc.

(Florestan tombe aux pieds d'Antoinette et lui baise
la main avec transport.)

* Antoinette, Florestan.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CHAUVAROUX. *

Chauvaroux porte un énorme carton à chapeau, un autre carton grand et plat, dans lequel se trouve le mantelet ; le tout lui échappe des mains.

CHAUVAROUX, avec éclat.

Sarpejeu ! un homme aux genoux de ma femme ! déjà ! c'est bien tôt !

FLORESTAN.

Mon oncle !

CHAUVAROUX.

Et cet homme, c'est mon neveu ! je la trouve violente !

ANTOINETTE.

De grâce, écoutez !

CHAUVAROUX.

Vous, madame, veuillez entrer ici... C'est à mon neveu que j'ai affaire en ce moment ! nous nous expliquerons plus tard, mademoiselle. (Il la reconduit. Elle entre à droite.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins ANTOINETTE. **

CHAUVAROUX, redescendant la scène.

Restez, monsieur, à nous deux ! me direz vous ?...

FLORESTAN.

Eh ! que vous dirai-je ?

* Antoinette, Chauvaroux, Florestan.

** Florestan Chauvaroux.

CHAUVAROUX.

En effet, cela me paraît clair, trop clair... Tu es amoureux de ma femme?...

FLORESTAN.

Eh bien ! oui !

CHAUVAROUX.

De ta tante?...

FLORESTAN.

Eh bien ! oui !... Tenez... il y a cinq ans que je l'aime... Seulement je ne m'en doutais pas. . je viens de le découvrir à l'instant !

CHAUVAROUX.

Et que prétends tu faire ?

FLORESTAN.

Ce que je prétends faire?... Reprendre immédiatement la route du Havre, et m'embarquer sur le premier navire en partance !

CHAUVAROUX.

Mais sarpejeu ! tu ne peux pas partir, tu es comme mon fils ! Je t'aime, moi ; nous vivons ensemble depuis quatre ans entre ciel et mer... j'ai besoin de toi !

FLORESTAN.

Je reste alors.

CHAUVAROUX.

Mais sarpejeu ! tu ne peux pas rester, puisque tu aimes ma femme !

FLORESTAN.

Votre femme ! votre femme ! après tout, elle n'est pas plus votre femme que la mienne...

CHAUVAROUX.

Pas un mot de plus. Florestan, pas un mot de plus... Elle a porté mon nom depuis quatre ans ; elle est ma femme, il n'y a pas à en revenir... C'est dur, mais c'est comme ça !

FLORESTAN.

Eh bien ! alors, adieu !

CHAUVAROUX.

Adieu ! (Il lui tend la main, Florestan la prend et va s'éloigner.)

SCÈNE XVI

ANTOINETTE, CHAUVAROUX, FLORESTAN, MONTHABOR. *

ANTOINETTE, entrant à droite.

Restez, Florestan !

MONTHABOR, entrant de l'autre côté.

Restez, Florestan !

ANTOINETTE.

J'ai tout entendu.

MONTHABOR, à part.

Moi aussi.

ANTOINETTE.

J'ai compris...

MONTHABOR, à part.

Moi, je n'ai rien compris du tout.

ANTOINETTE.

Vous voulez partir ! (A Chauvaroux.) C'est moi qui vous sépare, c'est moi qui, en lui rappelant des souvenirs d'enfance...

FLORESTAN.

Non, mon oncle ! c'est moi qui, le premier...

CHAUVAROUX.

Mais que faire ? Désormeaux, mon vieux camarade, je ne peux pourtant pas te désobéir ! (Tirant la lettre.) Cette lettre...

MONTHABOR s'élançant vers Chauvaroux. **

C'est vrai, nous ne pouvons pas te désobéir, ô Désormeaux ! Mais voilà une chose bien particulière... c'est à moi que la lettre a été remise, et je suis le seul qui ne la connaisse pas... c'est du dernier inouïsme !

CHAUVAROUX, lisant.

« Elle ne fera que m'obéir en prenant ton nom. »

MONTHABOR, avec explosion.

Comment ! il y a ça ? il y a ça ?

* Monthabor, Florestan, Antoinette, Chauvaroux.

** Florestan, Antoinette, Monthabor, Chauvaroux.

CHAUVAROUX.

Eh bien ! oui. Après ?

MONTHABOR.

Je vous sauve ! laissez-moi faire ! Comment vous appelez-vous ?

CHAUVAROUX.

Chauvaroux, imbécile !

MONTHABOR.

Chauvaroux, imbécile. (A Florestan.) Et vous, là-bas ? (Mouvement d'impatience de Florestan.)

CHAUVAROUX.

Florestan Chauvaroux.

MONTHABOR.

Eh bien ?

TOUS.

Eh bien ?

MONTHABOR, passant entre Florestan et Antoinette, dont il prend les mains.

Est-ce que ça ne fait pas monsieur et madame Chauvaroux ?

FLORESTAN, vivement

C'est vrai !

CHAUVAROUX, de même.

Mais il a raison ! Je suis arrivé ce matin... personne ne me connaît ici ! (Montrant Florestan.) Le mari, c'est lui ! (A Antoinette.) Il est jeune, il vous aime ! il s'appelle Chauvaroux, comme moi. C'est la même chose, pour votre père ! pour vous, c'est bien différent ! Vous êtes sa femme ! Adieu, mes enfants, je vous bénis ; je vais à Versailles !

MONTHABOR, l'imitant et allant au fond.

Adieu ! je vous bénis ! je vais à Versailles !

ANTOINETTE ET FLORESTAN.

A Versailles ?

MONTHABOR.

Pauvre Paméla ! sera-t-elle contente ?

ANTOINETTE, à part.

Ah ! je comprends !

MONTHABOR, bas à Chauvaroux, redescendant.

J'ai dit une bêtise, c'est vrai...

CHAUVAROUX.

Ne l'écoutez pas, ma chère amie ; oui, je vais à Versailles com-

mauder votre robe de noccs à une couturière que j'y connais. Au revoir! au revoir!

MONTHABOR, au fond, lui barrant la porte.

Un instant, monsieur, un instant! Tout le monde est heureux ici, grâce à moi, car vous n'auriez jamais trouvé ça tout seul! A chacun ses œuvres, *chique suum*. Vous n'épousez pas, il épouse! c'est fort bien! Mais moi seul, je souffre!

TOUS, l'entourant.

Comment! ce pauvre Monthabor!

MONTHABOR.

Voulez-vous donc me voir mourir d'une chanson rentrée?

TOUS, en riant.

Ah! ta chanson nègre?

MONTHABOR.

Oui, ma chanson nègre. Vous la chanter, et vous voir mourir après, voilà toute mon ambition!

CHAUVAROUX.

Eh bien! chante-nous-la.

MONTHABOR.

Oh! merci, monsieur! Enfin! enfin! (Il saute de joie.)

CHANSON NÈGRE.

I

Bon nègr' chez les colons
 Avait la mort dans l'âme.
 Resté veuf d'un' p'tit' femme.
 Avec trois négrillons.
 Ils s' font tous nègr' marrons ;
 La grand' mer on traverse ;
 Ils s'en vont chez P' schah de Perse,
 Li et ses négrillons.
 Bon nègr', bons négrillons,
 Du schah ils obtiennent audience ;
 La joie et l'espérance
 D' bonheur font griller les marrons !

II

Quoiqu' loin des bons colons,
 Il craint qu' son maîtr' l'atteigne ;
 Il d'mand' que le schah teigne
 Ses trois petits marrons.

On les peint tous en gris ;
 Mais l'gris, c' n'est pas solide ;
 Bon nègr', par trop timide,
 Les fait tous verts de gris.
 Voyez l'affreux guignon !
 Fou de bonheur et de tendresse,
 Il les mang' de caresse,
 Oubliant qu' c'était du poison !

III

Un méd'cin du pays
 Sauva c' pèr' de famille,
 Avec d' la camomille,
 Du beurre et des radis.
 Plus tard, il d'vint pacha,
 Ministre de la guerre,
 Et sous son ministère
 L' schah prit la vill' d' Héra
 Maint'nant riche à millions,
 Bon noir demeur' dans la ru' Blanche ;
 Il r'çoit chaque dimanche
 Et ses fils sont courtiers-marrons.

IV

ANTOINETTE, au public, montrant Chauvaroux.

D'un indulgent ami
 La bonté nous pardonne ;
 Ce pardon qu'il nous donne
 N'est gagné qu'à demi.
 A son consentement
 Il faut en joindre un autre ;
 Messieurs, il faut le vôtre ;
 Notre sort en dépend.
 Vos droits sont souverains ;
 Notre contrat sera durable,
 Et par vous seuls valable,
 Si vous le signez des deux mains !

10 JU 62
 REPRIS EN CHŒUR.

FIN: